845H85
K1805

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

845H85
K1805

Par J. B. A. Huard du Parc,
Juge de paix de l'arrondissement
de Senarmont

ESSAI
DE
FABLES,

PAR J. B. A. H. D. P.

A PARIS;

CHEZ { THÉOPHILE-BAROIS, père, Libraire, rue Hautefeuille, n. 22.
BELIN, rue Saint-Jacques, n°. 22.

DE L'IMPRIMERIE DE TESTU, IMPRIMEUR DE SA MAJESTÉ.

AN XIII. (1805).

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

https://archive.org/details/essaidefables00huar

845H85
K1805

AVERTISSEMENT.

Le succès prodigieux des fables de l'inimitable Lafontaine, a mis à la mode ce genre de littérature; On s'est persuadé qu'il suffisait de mettre en scène un corbeau ou un renard, pour trouver des lecteurs. On n'a pas fait attention que le père de la fable ne devait sa réputation qu'à la facilité avec laquelle il racontait, à la couleur qu'il donnait à ses tableaux, et à la philosophie qu'il savait fondre dans des récits, en apparence, frivoles. On a cru, en un mot, que le genre simple était le plus facile. Quelques écrivains, doués d'un vrai talent, se sont distingués de la foule des imitateurs, et ils nous ont laissé un grand nombre de fables, qui, après celles de l'illustre Lafontaine, sont en possession de plaire. Plusieurs y ont

mis une recherche, une prétention d'esprit opposées au genre. D'autres enfin, plus confians, n'ont pas même soupçonné la difficulté; ils ont confondu le trivial avec le naïf, le bisarre avec le naturel; mais ils ont cru se donner un titre de recommandation, en dénigrant leurs devanciers.

L'Auteur qui se permet de mettre au jour ce nouvel Essai, sera-t-il placé dans la première classe? Il n'ose s'en flatter. Ce n'est donc pas sans crainte qu'il le livre à l'impression. S'il est assez heureux, pour obtenir le suffrage du public éclairé, il se propose de lui en offrir quelques autres: il aura alors le droit de les présenter avec confiance. Dans le cas contraire, il aura à se repentir d'en avoir fait paraître un trop grand nombre.

ESSAI
DE FABLES.

PROLOGUE.

LE CENSEUR.

Eh quoi ! toujours des fables,
Des contes faits pour les enfans,
Des apologues misérables,
Et qui révoltent le bon sens.
Il faut montrer aux gens la vérité sans voile:
Ce n'est plus la saison d'un faux ménagement.
Convient-il de cacher l'étoile
Qui guide le nocher errant sur l'océan ?

L'AUTEUR.

J'en conviens avec vous : la vérité doit plaire
Sans voile et sans mystère;
Mais son éclat des uns blesse les yeux;
Il faut en ménager la débile paupière.
D'autres redoutent la lumière ;
Il faut donc leur voiler son éclat radieux.
Aussi l'adroite allégorie
Instruit en badinant.
C'est ainsi que la comédie,
Avec son masque transparent,
Nous transmet des leçons utiles,
Et corrige en riant les mœurs.

LE CENSEUR.

Préjugés, tout cela, prétentions d'auteurs!
La vérité proscrit ces détours puériles.

L'AUTEUR.

Condamnez donc toute l'antiquité.
L'allégorie, en préceptes féconde,
Depuis que les humains sont en société,
Fut toujours en honneur sur la machine ronde;
Historiens, poëtes, orateurs,
Ont tous, avec succès, employé l'apologue.
Leur art ingénieux l'a mis en telle vogue,
Que plusieurs renommés auteurs
En ont étendu le domaine;
Ils ont, par leur fertile veine,
Aux lettres ajouté ce nouvel ornement.
Pilpay, Phèdre, Esope, Lokman,
Et le bon La Fontaine.
Pour vous-même, à coup sûr, leurs vers ont des appas.

LE CENSEUR.

Eh! faites donc comme eux, ou ne vous montrez pas.

L'AUTEUR.

Certes, la chose est difficile.
Personne, jusqu'ici, n'a su les imiter;
Mais la fable est un champ fertile,
Où l'on peut encor récolter.
Plusieurs, suivant de près ces illustres modèles,
Sur leurs pas, non sans trébucher,
Se sont efforcés de marcher.

LE CENSEUR.

Je l'accorde: mais vous, dans vos fables nouvelles,
Vous faites parler les métaux,

Les marbres et les arbrisseaux,
Toutes choses imaginaires,
Illusions, chimères.
C'est un peu loin pousser la fiction.

L'AUTEUR.

N'importe, si j'en tire une utile morale.
Entre nous, la chose est égale.
Que ce soit une pierre, un bœuf, ou le lion,
A qui je prête mon langage,
Pour exposer d'utiles vérités,
Les préceptes en sont dignes de notre hommage,
Sous quelque aspect qu'ils nous soient présentés.
Dans tout genre de fable,
C'est ainsi que l'on doit déguiser les leçons.
Sur un ton plus uni, mais pourtant agréable,
Puisse ma Muse aussi frédonner quelques sons!

FABLE PREMIERE.

L'Amour, le Tems et l'Amitié.

Amour voulut du tems, un jour,
Arrêter la course rapide.
Le tems, de son aile perfide,
Aussitôt écarta l'amour.
L'amitié, discrette et fidelle,
Non loin se tenant à l'écart,
Du tems évita le regard ;
Et le tems ne put rien sur elle.

FABLE II.

L'Arbre d'Asie et la Vigne.

Que je plains ce pays, où le jus de la treille
Est interdit au dévot Musulman !
Jamais cette liqueur vermeille
N'y ranima le cœur du colon languissant.
Un arbre né dans ce climat sauvage,
Où d'un pareil bienfait on ignore l'usage,
En Europe fut déposé.
On lui choisit son domicile

Près d'un côteau par la Saône arrosé,
Dont le sol pierreux mais fertile,
Eu vignoble était disposé.
Il y découvre cette plante
Basse et rampante,
Dont le bois, noueux et tortu,
Lui paraissait ne valoir un fétu.
Quelle est donc, dit-il, cette engeance,
Tout au plus bonne à faire des fagots?
Que grande est la démence
Des cultivateurs idiots,
Qui de pareille marchandise
Laissent couvrir leurs champs!
C'est toi qui montres ta sottise,
Répond un des plus vieux sarmens.
Bel étranger, arbre inutile!
Laisse venir le tems de récolter;
Et nous verrons qui des deux, plus habile,
Au maître de céans saura mieux profiter.

Ne jugeons point sur l'apparence.
Sous les plus modestes dehors,
Un homme, rempli de science,
Cache souvent de grands trésors.

FABLE III.

L'Arbre greffé et le Sauvageon.

Un sauvageon avait pris sa croissance
Près d'un poirier bien travaillé,
Emondé, palissé, taillé.
Quelle est, dit-il, ton imprudence ?
Tu te laisses, voisin, rogner jusques aux dents,
Par ce rustre, qu'ici jardinier on appelle.
Fais comme moi : je suis libre, et m'étends
Sans gêne, au gré de ma cervelle.
Tu t'étends, répart son voisin,
Au gré de ton envie;
Et pour règle, tu suis ta seule fantaisie :
C'est bien fait; mais enfin,
Quels fruits offriras-tu dans le fertile automne,
Lorsque Vertumne avec Pomone
Viendront te demander l'ordinaire tribut
Qui dans tout verger leur est dû ?
Crains alors, crains que la cognée
N'entame ton stérile tronc;
Que sur le sol ingrat tu n'abaisses le front
De ta tige au feu condamnée.

L'homme à lui-même abandonné,
Sans leçons, sans culture,
Est cet arbre non façonné,
Qui ne produit que la simple verdure.

Inutiles falce ramos amputans
Feliciores inserit.

FABLE IV.

L'Arc.

Avint à certain ignorant
Un arc d'excellente fabrique,
Bien délié, bien élastique,
Mais tout uni, sans ornement :
On en touchait à peine la détente,
Que la flèche volait avec rapidité.
Son possesseur, d'humeur contrariante,
Fut mécontent de sa simplicité.
Il le remet aux mains d'un ciseleur habile.
L'artiste invente; et d'une main agile,
Il grave tout autour
Divers sujets, attributs de la chasse.
L'idiot acquéreur, transporté,
Court s'en servir : l'arc casse,
Et le laisse, ébahi de sa stupidité.
Lors un voisin lui dit : Ton arc, c'est la nature;
Qui prétend la contraindre, en cause la rupture.

FABLE V.

La Poule et les Canards.

Sur le crystal d'une onde pure
Des canards prenaient leurs ébats.
Instruits par la nature,
Sur l'élément mobile ils dirigeaient leurs pas.
Tantôt ils sillonnaient sa surface polie,
Et formaient des ronds en nageant ;
Tantôt ils relevaient leur croupe rebondie,
Et cachaient leur col en plongeant.
Une poulette, encor novice,
Du bord de l'eau voyait ces jeux.
Quel plaisir, disait-elle ! oh ! comme ils sont heureux !
Pourquoi le ciel propice
Ou mes parens ne m'ont-ils pas appris
A voyager aussi sur la liquide plaine ?
Mais a-t-on rien sans peine,
Et parvient-on sans avoir entrepris ?
Suis-je pas de plumes pourvue ?
Mes pattes, au besoin, serviront d'aviron.
Après ces mots, l'aile étendue,
Elle s'élance, et jusqu'au fond
Elle fait le plongeon.

D'un sot présomptueux cette fable est l'histoire,
L'amour propre, la vaine gloire
Lui tournent la cervelle ; il se croit tout permis.
Contentons-nous du rang où le sort nous a mis.

FABLE VI.

Les deux Serins.

Deux serins à joli corsage,
OEil vif et bec mignon,
Etaient au printems de leur âge.
Tout annonçait en eux cette belle saison.
Propos plaisans, regards, agaceries,
Humeur légère, et mille autres folies.
On leur avait appris tout ce qu'on peut savoir,
Siffler, chanter, voler à la toilette,
Dire à propos et *bon jour*, et *bon soir;*
Rendre des airs de serinette,
Baisez, *baisez*, et tous ces riens charmans
Dont on orne l'esprit des oiseaux à talens.
Avint le tems de les mettre en ménage :
On les affiche, on les prône à l'entour;
Maint acquéreur arrive avec la cage,
Triste prison, affreux séjour,
Si la porte n'en est confiée à l'amour!
Parmi la tourbe avide et curieuse,
Deux écartent la foule et fixent tous les yeux.
Là s'avance Dircé, douairière orgueilleuse.
Dans un équipage pompeux
Qu'environnaient le faste et l'opulence,
Tout étalait de sa magnificence
Les attributs ambitieux.
Elle tenait une cage élégante,
Où l'or avec l'azur mêlés aux diamans
Par une main savante,

Formaient divers compartimens.
Plus loin paraît Daphné, modeste, autant que belle.
Sa cage était simple comme elle,
Mais admirable en sa simplicité.
La porte en était couronnée
De ces deux mots : La Liberté.
La liberté ! trésor pour toute ame bien née.
Il faut choisir : serins, décidez-vous.
L'un, ébloui par l'appas des richesses,
Sans doute accompagné de trompeuses promesses,
Vole vers la cabane où brillent les bijoux.
L'autre moins vain, mais bien plus sage,
Préfère la modeste cage
Dont la devise était tout l'ornement.
De ces oiseaux le sort fut différent.
Celui-ci caressé d'une maîtresse aimable,
Passait ses jours dans les plaisirs.
Tout secondait ses innocens désirs.
Il volait sur son sein ; il chantait à sa table,
Se promenait et rentrait à sa voix.
Sa cage était une retraite sûre
Où le besoin l'appelait quelquefois,
Mais qui n'avait ni verroux, ni serrure.
Le premier, au contraire, enfermé dans un trou,
Voyait le jour comme un hibou.
Reclus dans un cabinet sombre,
Où nul être n'avait accès,
Pour compagnons il n'avait que son ombre,
Pour entretien que ses regrets.
Vingt fois le jour la mégère inhumaine
Venait lui demander des chants ;
Et la cruelle insultait à sa peine,
Quand la douleur arrêtait ses accens.
Pour s'échapper, il use en vain d'adresse :

Tous les jaloux sont défians !
Sur ce chapitre la traîtresse
Eût enseigné les plus savans.
Par des maux si cuisans son ame est déchirée :
Il succombe, en voyant dessécher ses beaux jours.
La douleur, non les ans, en termine le cours.
Fille souvent se prend à la cage dorée.

FABLE VII.

Le Château de Cartes.

L'AGE, dit-on, apporte dans nos goûts
Un changement notable.
Ce préjugé nous trompe presque tous :
L'homme est toujours à lui-même semblable.
Si par hasard, dans nos humeurs,
On trouve quelque dissemblance,
Ce sont d'autres erreurs.
L'homme, par ses désirs, est toujours dans l'enfance.

Vous avez vu cent fois des marmousets,
Au sortir de leur exercice,
Quittes de leurs leçons, élever à grands frais
Le fragile édifice
De ces menus cartons, bigarrés de couleurs,
Sur lesquels tous les jours des mortels en démence,
Autour d'un tapis vert, à la honte des mœurs,
Risquent jusqu'à leur existence ;
Et (ce qui plus est désastreux)

Celle souvent de leurs familles.
Nos écoliers, occupés à des jeux
Plus doux et plus tranquilles,
Se contentaient de bâtir des châteaux,
Arrangés avec industrie,
Fenêtres, ponts-levis, fossés, portes, creneaux,
Parfaite symétrie.
Mais à peine avaient-ils fini le bâtiment,
Qu'ils détruisaient tout leur ouvrage,
Pour le recommencer suivant un autre plan.
N'est-ce pas là l'image
Des faiseurs de projets,
Changeant, toujours changeant, sans se lasser jamais!

FABLE VIII.

Les Fruits trompeurs.

Dans un verger, planté d'arbres divers,
On en distinguait un de superbe apparence.
Ses rameaux, toujours verts,
Etaient chargés en abondance
De fruits faits pour charmer les yeux.
Leur coloris brillant, leur mine ravissante
Vous promettaient un goût délicieux.
Séduits par leur mine attrayante,
Les passans d'en cueillir
Avaient la fantaisie.
Mais à peine avaient-ils satisfait leur envie,
Qu'ils commençaient à ressentir
Dans leur palais une douleur amère.
Puis attirés par un charme puissant,
Ils cueillaient de nouveau ce fruit appétissant,
Qui, malgré le danger, ne cessait de leur plaire.

Telle est la volupté.
Elle offre en caressant sa coupe enchanteresse.
Quoiqu'on ait à souffrir, lorsqu'on en a goûté,
On y revient sans cesse.

FABLE IX.

Le Pigeon et son Fils.

Fuyez, mon fils, fuyez ce dangereux corbeau,
Qui, depuis quelques jours, sur le prochain ormeau,
En croassant, a fixé sa demeure,
Et pour vous pervertir, vous agace à toute heure.
Depuis que le père du jour,
Pour punir sa langue indiscrette,
De son plumage a noirci le contour,
Errant au gré de son ame inquiette,
Il va, revient, retourne sans dessein;
Fuit le travail, le plaisir d'être utile;
Vit aux dépens d'autrui, sans foyer, sans asyle,
Et sans jamais prévoir le lendemain.
A son fils dans l'adolescence,
Ainsi parlait un vieux pigeon.
A quoi bon ces discours et cette remontrance,
Disait tout bas le fils peu touché du sermon?
Ne sais-je pas discerner, à mon âge,
Ce qui peut m'être utile ou désavantageux?
Et puis adopte-t-on tous ceux qu'un goût volage,
Ou le hasard, lie un instant ou deux?
Tout ce qui plait est salutaire.
Si le corbeau revient, hé bien! je le verrai.
Le juger, sera mon affaire.
S'il ne me convient pas, je m'en dégagerai.
Telle est en tout tems la jeunesse.
La curiosité, ce puissant aiguillon,

Enflammant ses désirs, lui peint, hors de saison,
Les timides avis de l'austère vieillesse.
L'insensible corbeau
Déjà loin de ce voisinage,
Avait tourné son vol. Pigeon et pigeonneau
Occupaient peu son cœur volage.
Trois soleils n'avaient pas encor fini leur cours;
De cet oubli le fils se formalise.
Quoi donc! il me méprise.
Comme un enfant, me traite-t-on toujours?
Il est, je crois, d'accord avec mon père,
Qui tremble en me voyant m'éloigner de deux pas.
Hé mais! N'est-ce pas lui que j'apperçois là-bas?
De ses dédains je vais lui payer le salaire.
C'était réellement
La noire volatille
Qui, voltigeant, caracolant,
Fut bientôt près du pigeon indocile.
Bon jour, voisin! —Bon jour, Monsieur!
—« Si tu savais, en deux ou trois journées,
» Quelles ravissantes contrées
» J'ai parcourues, fortuné voyageur!
» Des forêts, des prairies,
» Des vallons, des coteaux;
» Tantôt sur des rives fleuries,
» Tantôt sous des rians berceaux,
» Auxquels la prodigue nature
» A seule mis la main:
» Par-tout abondante pâture;
» Jeux et plaisirs sans fin;
» Sur-tout de jeunes tourterelles,
» Qui, comme au tems jadis, ne font pas les cruelles ».
Il n'en fallait pas tant pour capter mon pigeon.

Il saisit du plaisir l'amorce enchanteresse :
Le dépit fait place à l'ivresse.
Ah ! mon ami, mon compagnon,
Quand partons-nous ?-Demain.-Non tout à l'heure.
—Soit. — Las ! Ils sont déjà bien loin.
De ses parens la tranquille demeure
Fuit..... C'est son moindre soin.
La séduction est complette ;
Ses yeux sont fascinés ;
De son infame proxénete
Il adopte les mœurs, les goûts désordonnés,
Et la conduite libertine ;
Et comme lui vit de rapine.
Même on dit qu'il prit part à ces repas honteux,
Dont ce goujat fait ses délices.
Un même sort les attendait tous deux :
La peine du larron est due à ses complices.
Un champ, naguère labouré,
Cachait un piège, en secret préparé.
Ils y restent ensemble. Et cette triste histoire,
Depuis inscrite au temple de mémoire,
Du père atteste la douleur,
Et de son fils la déplorable erreur.

FABLE X.

La Plume et le Manuscrit.

Dans le cabinet d'un savant
La plume prétendait à la prééminence
Sur un manuscrit imposant,
Fruit des travaux et de l'expérience
D'un sage né pour servir son pays.
Sans moi, disait cette plume arrogante,
Qui, comme bien des sots, tranchait de l'importante,
Aurais-tu l'existence ? Il dicte, j'obéis ;
Et c'est par mon canal que coulent des pensées,
Qui, sans moi, seraient éclipsées.
Rien n'est plus vrai, répond le manuscrit
A notre auteur tu sers de secrétaire ;
Mais il te laisse là, dès que tout est écrit ;
Moi, je reste dépositaire.

FABLE XI.

La Gazelle.

Au haut d'une roche exhaussée,
Une gazelle avait établi son palais.
Elle y trouvait, à peu de frais,
Tout ce qui peut rendre la vie aisée.
Palais! me direz-vous. J'appelle de ce nom
Tout lieu, toute demeure,
Retraite, caverne ou maison,
Où l'on trouve, à toute heure,
Pâture et sûreté,
Avec commodité.
Sur son roc, la gazelle élevait sa famille:
Gardez, sur-tout, disait-elle à sa fille,
De diriger vos pas,
Vers certain bois que vous voyez là-bas.
Il est plein de bêtes cruelles,
D'ours et de loups, animaux malfaisans,
Qui vous déchireraient, ma fille, à belles dents.
De leurs atteintes criminelles
Ce rocher élevé saura vous garantir;
C'est votre seul asyle.
La fille à ces avis se montrait peu docile.
Quel risque puis-je donc courir?
De ces brigands qu'on peint à la jeunesse
Comme des monstres dangereux,
Aucun n'égale ma vîtesse.

Si je les aperçois je me mocquerai d'eux ;
Un ou deux sauts feront l'affaire ;
Elle hésitait pourtant. Sa tendre mère
N'oubliait rien pour prémunir son cœur,
Et la garantir d'une erreur,
Qui devait entraîner sa perte.
Mais la jeune chevrette un jour,
Du haut de son rocher, regardait à l'entour.
Elle convoitait l'herbe verte
Qui tapissait le bord de la forêt.
Cette herbe était appétissante ;
Le bois était si frais !
Elle descend : hasarde un pas, tremblante,
Avance encor, non sans se rappeler
D'une mère discrette,
Les utiles avis, la tendresse inquiette.
L'ombre, le moindre bruit, tout la fait chanceler ;
Mais, à-la-fin, dans la prairie,
La voilà qui se met à gambader, sauter.
De chaque plante elle voudrait goûter
La sommité tendre et fleurie.
Sa mère la suivait des yeux.
Tout-à-coup un loup furieux
Se montre au bord d'une clairière ;
Celle-ci fait un cri,
Et la fille aussitôt, sans regarder derrière,
A grand peine rejoint son asyle chéri.

Mères, qui formez aux vertus
Une ardente jeunesse,
Travaillez-y de plus en plus.
Ne vous lassez jamais ; avertissez sans cesse.
L'expérience et la raison
Feront enfin sentir le prix de la leçon.

FABLE XII.

Le Miroir Magique.

Dans ce siècle pervers,
Qui voudrait un miroir, où l'ame toute nue,
Ainsi que les objets divers
Se peignit à la vue?
Tel était le présent qu'au bon vieux tems jadis,
Non loin de cette plage où dominait Sardis,
Instruite en l'art de former la jeunesse,
Une fée avait mis aux mains d'une princesse.
« Pardessus tous mes dons,
» Gardez bien, lui dit-elle,
» Cette glace fidelle;
» Elle vaut mieux que mes leçons;
» Mais qu'aucune personne, au vice abandonné
» N'approche de ses bords un regard curieux:
» Ou bientôt, de sa destinée,
» Vous verrez terminer le cours mystérieux. »
Oh! combien la princesse, avec un pareil guide
Dans les vertus fit de progrès!
De son témoignage rigide
Tels furent les heureux effets,
Chaque jour, en secret, ce conseiller sincère
Lui montrait de son cœur les secrets mouvemens;
Chaque jour, l'ardeur de bien faire
Réglait ses moindres sentimens.
Comme son ame était aussi simple que pure,
La glace gardait sa beauté,
Et de son utile censure

Rien n'altérait la pureté.
Un jour, chez la princesse, une femme charmante ;
Sous des dehors flatteurs cachant mille défauts,
S'insinua par de trompeurs propos,
D'autant plus dangereux qu'elle était séduisante.
Elle loue à l'envi ses vertus, ses appas ;
Veut modeler ses goûts sur ses maximes,
Hait les méchants et déteste les crimes,
Et vante des vertus qu'elle ne connaît pas.
Elle usurpe bientôt toute sa confiance,
En vain de tous côtés on critique ce choix.
Des gens les plus zélés elle étouffe la voix,
En les taxant de médisance.
Miroir alors était dans son intégrité,
L'ame de la princesse étant toujours la même ;
Elle y trouvait même clarté,
Et sa crédulité
Redouble encor pour la femme qu'elle aime.
Enfin tel est l'aveuglement,
Où cette indigne amie entraine sa faiblesse,
Qu'elle lui montre imprudemment
La glace enchanteresse.
Que de vices alors parurent au grand jour.
Celle-ci n'en peut pas supporter la peinture,
Et de son souffle fait une horrible souillure,
Qui pénètre la glace et la perd sans retour.

Jeunesse imprudente et facile !
De votre honneur, tel est l'éclat fragile.
Sans prudence et sans choix, d'un brillant séducteur
On accepte la compagnie,
Que l'on fuira bientôt avec horreur :
Il est bien tems quand la glace est ternie !

FABLE XIII.

Le Singe et la Montre.

Un singe devint possesseur ;
Point ne sais par quelle rencontre,
D'une fort belle montre.
Oh ! dit-il, quel objet flatteur !
Oh ! comme elle est gentille !
Il l'ouvre, l'examine en-dehors, en-dedans ;
Porte la patte sur l'aiguille,
La retourne en tout sens.
Voici bien une autre merveille ;
Il pousse le bouton,
Aussitôt elle lui répond.
Il ne peut plus se contenir. De joie
Il fait un saut,
Et la montre échappe et se broie
Sur le carreau.

A gens, sans goût, sans connaissance,
Donnez une chose de prix :
Et bientôt, par leur ignorance,
Elle périt.

FABLE XIV.

La Souris Voyageuse.

Une souris, jeunette et sans expérience,
Voulut un matin voyager;
Elle sort du coin d'un verger
Où ses parens vivaient en abondance,
Loin des valets, du tumulte et des chats.
Elle entre en un parc d'importance,
D'un bout à l'autre le parcourt.
Après en avoir fait le tour,
Elle revient en son trou domestique.
Là, les premiers instans
Sont donnés aux embrassemens.
Qu'as-tu donc fait? D'où viens-tu? La rubrique
Ordinaire des complimens.
Vient le Nestor de la famille,
Le patriarche des souris.
Ah çà! raconte-nous, ma fille;
Dans ce voyage, à dessein entrepris,
Quelle remarque as-tu su faire,
En fréquentant les animaux divers,
Qui, dans un long trajet, à toi se sont offerts?
La taupe, aux petits yeux, qui se loge sous terre;
Le gluant limaçon,
Qui porte sa maison;

Et cette mouche industrieuse,
Qui du parfum des fleurs, compose son butin;
Et la fourmi laborieuse,
Pour le stérile hiver formant son magasin? —
Moi! rien de tout cela. Je me suis promenée;
Et pour ne pas tomber aux mains d'un ennemi,
J'ai toujours pris la route détournée. —
Autant valoit ne pas sortir d'ici.

Ceci s'applique à ces têtes légères,
Qui, courant par monts et par vaux,
N'ont vu que des maisons, des villes, des châteaux,
Et jamais les humains, leurs mœurs, leurs caractères.

FABLE XV.

La Rose et Borée.

A PEINE les frimats qui désolent la terre,
Avaient cessé de lui faire la guerre,
Une rose précoce épanouit son sein.
Zéphire l'aperçoit : il la couvre soudain
De ses ailes enchanteresses,
Et l'embellit par ses caresses.
Mais, tapi dans un coin du Nord,
L'impétueux Borée
Ne songeait pas encor
A quitter la contrée.
Il survient avec grand fracas,
Rencontre la rose éplorée,
La flétrit, et la jette à bas
De sa tige décolorée.

La beauté n'est rien qu'une fleur :
Malheur à qui s'y fie.
Un accident, la maladie,
La changent souvent en laideur.
Les qualités du cœur sont seules immuables,
Et donnent des succès durables.

FABLE XVI.

La Rose, le Papillon et l'Amour.

Des roses la plus belle
Venait de s'entrouvrir ;
Un papillon paraît : près d'elle
Veillait l'amour. Ah ! dit-il, infidèle,
Par tes larcins vas-tu donc la flétrir ?
Elle n'a pour partage
Que le règne d'un jour.
As-tu joui, tu portes ton hommage
A toutes les fleurs d'alentour.
A peine dit, dans l'olympe il s'elance.
O souverain des Dieux !
Faut-il que la beauté, livrée à l'inconstance,
S'éclipse sous mes yeux !
Mon fils, répond le maître du tonnerre,
Ainsi le veut le destin rigoureux ;
Mais si, tout aujourd'hui, de l'insecte orgueilleux
Tu garantis cette rose si chère,
Jusques dans l'arrière-saison
Elle conservera sa fraîcheur printannière.
Point ne faut à l'amour répéter sa leçon.
Il revole à l'instant vers le brillant parterre
Où fleurit l'objet de ses vœux,
De son bandeau, que soudain il détache,
Il lui fait un abri, sous lequel il la cache,
Et la dérobe au moment dangereux.

Jeunes beautés, la rose est votre image.
Ouvrez-vous votre cœur aux discours d'un volage,
Il amuse, il séduit,
Il triomphe et s'enfuit.

FABLE XXVII.

L'Amateur de Tableaux.

Certain amateur de peinture,
Parent, dit-on, de l'ours amateur des jardins;
Et se croyant connaisseur des plus fins,
Chez un marchand alla par aventure,
Pour faire emplette de tableaux,
Dont il voulait former collection d'élite.
Faites-moi voir, dit-il au marchand, les plus beaux;
Je m'y connais, et déjà l'on me cite
Pour posséder un rare cabinet,
Digne de figurer, vers la fin de l'année
Aux catalogues de Paillet.
Bénissez, votre destinée,
Lui répond le marchand;
Je possède un tableau chef-d'œuvre de l'Albane.
— Il faut le voir. Bon! c'est-là du clinquant,
Et puis des sujets saints; moi j'aime le profane,
Là... du facétieux, du galant.
Et de quel prix? — Deux cents pistoles.
Quoi! deux cent... — Je ne puis en ôter deux oboles.
— Pour un tel prix il faut que ce soit un croquis;
Je vous l'ai dit: je ne veux que du rare,
Du parfait, de l'exquis.
Lors le marchand, voyant de cet ignare
La risible présomption,
Lui montre une copie assez bien imitée,
Fort brillante et fort empâtée,
En exaltant sa pénétration,

Et pour deux mille écus, par son impéritie,
Le connaisseur obtint cette copie.

De cette erreur plus d'un homme est atteint;
J'ai vu tel critiquer les vers du grand Corneille,
S'extasier, crier merveille
Aux vers de Chapelain.

FABLE XXVIII.

Le Journaliste.

Sots ou méchans : c'est-là l'espèce humaine,
Disait un famélique auteur,
Qui pourtant s'exceptait. Oui, la chose est certaine.
L'homme est cupide, envieux et menteur;
On peut, à son aise, en médire:
Aussi veux-je faire un journal,
Où tels et tels seront l'objet de ma satyre.
On me craindra, ne disant que du mal.
Eh! qui donc vous lira, lui dit certain confrère?
Je n'en suis inquiet, répond l'atrabilaire:
Chacun croira, lisant mon ouvrage malin,
Que je parle de son voisin.

FABLE XIX.

L'Epagneul.

Favori de la jeune Hortense ;
Un épagneul était rempli d'intelligence.
Il connaissait, au flair, les importuns
De toutes les couleurs, gris, noirs, jaunes ou bruns ;
Mais sur-tout la tourbe volage
De ces muguets, qui, pour chaque beauté,
Prodiguent, sans pudeur, leur infidèle hommage,
Par pure vanité.
Dans le logis de sa belle maîtresse,
Dès que l'un d'eux portait ses pas,
Il s'agitait sans cesse,
Et ne s'arrêtait pas
Qu'elle n'eût éconduit le fade personnage.

Belles ! qu'un tel ami
Vous serait en ce pays-ci
D'un bon usage !

FABLE XX.

Le Milan.

Un milan poursuivait des colombes timides,
Avec un tel emportement,
Qu'il n'apercevait pas certains rézeaux perfides
Qu'un oiseleur avait mis dans son champ.
Il y fut pris. En vain et du bec et des ailes
Il voulut s'en tirer.
Force lui fut d'y demeurer.
Il périt avec elles.

Toutes les passions ont leur aveuglement.
Il nous paraît doux de les satisfaire.
Mais souvent un prompt châtiment
En devient le salaire.

FABLE XXI.

L'Aërostat.

Un aërostat dans les airs
Promenait sa masse imposante,
Et semblait défier les bipèdes divers
Tous saisis d'épouvante.
Un aigle en ce moment
Sortait de la forêt voisine.
Il aperçoit de loin cette étrange machine.
Quel est, dit-il, de l'air ce nouvel habitant?
Vient-il, jusques dans mon domaine,
Me disputer la souveraineté
Que, par bon droit, j'ai des miens hérité?
Arrêtons ce brigand dans sa marche incertaine.
Foi d'aigle, il va le payer cher.
Il dit; et fond comme l'éclair
Sur la volatile nouvelle:
Il allait en tirer raison,
Lorsque ses yeux découvrent la nacelle
Où naviguait le moderne Jason.
Celui-ci, redoutant une lutte inégale,
Du geste et de la voix tâche de l'appaiser.
—Je ne viens point ici pour t'offenser.
Ne vas pas me traiter en puissance rivale:
Je suis bien loin de tant d'ambition.
—Quelle est donc ta prétention?
—Je viens faire une expérience.

De mon char je regarde en pitié les humains,
Vaine et risible engeance,
Jouet des passions, pour des biens incertains
Se tourmentant sans cesse,
Et ne mettant jamais de bornes à ses vœux....
—Tu te crois donc plus sage qu'eux!
Ta folie est vraiment d'une nouvelle espèce.
Pour juger des mortels les appétits pervers,
Il ne faut pas monter au séjour du tonnerre.
Eh! l'ami, reste sur la terre:
Tu trouveras dans ton cœur leurs travers.

FABLE XXII.

Le Chêne et l'Arbrisseau.

Près d'un chêne majestueux,
Un arbrisseau modeste avait pris sa croissance.
Il contemplait, d'un œil respectueux,
Cette énorme puissance,
Dont le sommet audacieux
Lui paraissait toucher aux cieux :
Lorsqu'un enfant du Nord, des antres de Borée,
Vint apporter le ravage et l'effroi
Dans toute la contrée,
Et traîna le deuil après soi :
Ebranlé jusqu'en sa racine,
Le beau chêne éprouva la fureur assassine
De ce tyran des airs.
On vit sur la terre étonnée
Tomber sa tête consternée,
Et du bois effrayer les animaux divers.
Maint arbuste en pâtit, et même le dommage
Frappa cèdres et pins, arbres de haut parage.
Chacun, dans ce commun malheur,
Ne ressentait que sa propre douleur ;
Personne ne plaignait cette cime exhaussée,
Maintenant renversée.
L'arbrisseau seul, quoiqu'ayant tout perdu,
Gémissait de voir étendu
Son protecteur, dont l'ombre bienfaisante

Contre le froid et la tourmente
L'avait si long-tems défendu.

Je crois entendre Saint-Hilaire ;
Quand Turenne succombe au milieu des combats,
Dire à son fils : Ne plains la perte de mon bras ;
Pleure de voir tomber notre ange tutélaire.

FABLE XXIII.

Le Renard et l'Ecureuil.

Le renard est fin et rusé.
Il agit par méthode, et non point par caprice.
Pour parvenir au but qu'il s'était proposé,
Il use de maint artifice,
Sans se décourager jamais.
Quelquefois il se prend dans ses propres filets :
C'est ce que fera voir cette fidelle histoire,
Dont un vieux chroniqueur a transmis la mémoire.

Certain renard, par la faim excité,
Aperçut, sur le haut d'un chêne,
Un écureuil. Pareille aubaine
Le flattait peu ; mais la nécessité
Nous rend moins difficile.
Certes notre larron
Eût préféré poule ou chapon,
Ou bien quelqu'autre volatile.

Pour cette fois il borna son désir
A conquérir si chétive pitance,
Si mince pour son excellence:
Encore, l'embarras était de la saisir.
Il s'approche de l'arbre, et s'écrie: « O mon frère!
» Que j'ai de plaisir à te voir,
» J'étais ami de feu ton père.
» J'eus mainte fois l'heur de le recevoir
» Dans ma solitaire retraite:
» La joie assaisonnait nos rustiques repas;
» Des témoins importuns ne nous assiégeaient pas.
» Je lui donnais des fruits, et sur-tout la noisette.
» Viens, mon ami, mon compagnon;
» Descends, que je t'embrasse;
» Que je te jure, à cette place,
» Combien m'est cher ce qui porte ton nom;
» Qu'une alliance entre nous deux jurée
» Soit, dans de longs embrassemens,
» Par la bonne foi resserrée,
» Et subsiste au-delà des tems ».
L'écureuil, averti par ce long verbiage,
Reconnut le patelinage
Et les desseins perfides du voleur.
» Ami, répond-il! quel bonheur
» De retrouver en toi l'ami de ma famille!
» De l'ancienne amitié, soit, resserrons les nœuds;
» Mais un rhumatisme gouteux
» Qui, de bonne façon depuis deux jours m'étrille,
» M'oblige à rester coi sous ce feuillage épais.
» Tu peux monter, la tige est préparée;
» Les branches jusqu'au haut te serviront d'étais ».
Le renard transporté croit sa proie assurée;
Il se guinde à l'instant. Après divers cahots,

Tantôt s'aidant de ses ergots,
Tantôt grimpant de branchage en branchage,
Il parvient à l'étage
Où l'écureil malin riait à ses dépens.
Celui-ci s'élance d'un tems
Tout à l'extrémité d'une branche menue,
Et laisse Mons renard faire le pied de grue.
Le drôle veut se retourner,
Et, d'un seul bond, se précipite à terre.
Lors l'écureuil de lui dire: mon frère,
Où vas-tu donc? Prépares le dîner?
Bonne chance je te souhaite;
Mais sur-tout ne vas pas oublier la noisette.

Plus fin que lui, souvent,
En fait autant.

FABLE XXIV.

Le Loup et le Renard.

Le loup et le renard, tous deux bons compagnons,
Tous deux avides de carnage,
En un mot insignes larrons,
En revenant du maraudage,
S'assirent au bord d'un ruisseau.
Tu sors, dit le renard, de quelque bergerie;
Il y paraît à ton museau,
Tout barbouillé de sang, et d'autre tricherie.
Le bon apôtre, dit le loup!
Je vois, à ta gueule fumante,
Que tu viens de faire un bon coup.
Quelque pigeon, ou poule appétissante
Ont flatté ton gosier par la faim excité.
Ami! répond l'animal hypocrite,
S'il faut ici parler avec sincérité,
Un sage repentir tout bas me sollicite.
Je puis, ainsi que toi, me dire un franc vaurien.
A tout péché pardon: tiens, je m'ennuie
D'ainsi mener une coupable vie.
De ce moment, vivons en gens de bien.
Ce sage répentir me touche et m'édifie,
Répond le mangeur de moutons.
J'ai, comme toi, certain scrupule en l'ame;
Bêtes et gens nous détestent: au fonds,
Ont-ils tort? nous menons une conduite infame.
Sans doute il faut changer de train:
Çà je renonce au métier d'assassin.
Pendant ces beaux discours, un coq du voisinage,
Minuit sonnant, commence son ramage.

Et le renard de détaller
Du côté, d'où la voix à lui s'est fait entendre.
Le loup demeuré seul : Voici le tems d'aller
Dans la plaine, pour y surprendre
Quelque chèvre ou quelque brebis.
Bêtes et gens sont endormis.

Fiez-vous à la repentance
De l'assassine engeance.

FABLE XXV.

L'Homme et l'Orang-Outang.

Un européen commerçant
Dans un comptoir d'Afrique,
S'en allait à la chasse, ainsi qu'il se pratique,
En un pays ouvert à tout venant.
Au coin d'un bois il fait rencontre
D'un gros orang-outang, qui tout-à-coup se montre
Aux yeux de mon chasseur.
Il s'arrête, et ne peut déguiser sa frayeur.
L'homme des bois rit de sa contenance,
Et le harangue à peu près en ces mots :
Chétif individu de cette humaine engeance,
Qui sur le globe engendre tant de maux!
Tu fais la guerre à des êtres timides,
Qui, loin de toi, vivaient en paix.
Mais non content d'arpenter les forêts,
Pour exercer tes fureurs homicides,
Monstre altéré de carnage et de sang,

De tes pareils tu déchires le flanc ;
Tu te vantes d'être l'image
De la divinité,
Et déshonores son ouvrage
Par ta perversité.
Nous, que tu traites de barbares,
Ecoutons la nature et consultons ses lois.
Nos querelles sont des plus rares ;
Et si nous résistons pour défendre nos droits,
Ces disputes sont décidées
Aussitôt qu'agitées.
En achevant ces mots,
Il lui tourne le dos,
Et sans attendre la réplique,
Il regagne, à pas lents, sa cabane rustique.

FABLE XXVI.

Le Hibou et le Chat.

J'aime fort de nos bons parens
Les proverbes anciens; ils sont remplis de sens.
Dans leurs adages laconiques
Ils consignent souvent, en termes énergiques,
Des vérités de tous les tems;
Corsaires attaquant corsaires,
Nous ont-ils dit, ne font pas leurs affaires.

Le chat et le hibou, tous deux maîtres passés
En l'art d'escroquerie,
Et tous deux revenant de quelque volerie
Après s'être bien embrassés,
Voulurent disputer sur la prééminence
De leurs talens.
Chacun d'eux prétendait avoir la préférence,
Et vantait les succès brillans
Obtenus par son savoir faire.
Je sais, disait Grippeminaud,
De la griffe et des dents saisir mon adversaire:
Il n'est ni retraite, ni saut,
Qui le dérobe à ma prestesse.
Vois un peu ma dextérité,
Ma force et ma souplesse;
Et conviens de la vérité.
Moi! pour peu que j'y voie,
Répond le chat-huant,
A coup sûr je fonds sur ma proie;

Et dans l'obscurité la dévore à l'instant.
Fi donc, répliquait l'hypocrite!
Il est peu de mérite
A vaincre un ennemi,
Lorsqu'il est endormi.
De jour comme de nuit il faut que je combatte.
Et toi, tout le premier, fléchirais sous ma patte!
A ce propos, le drôle aérien
Ne peut contenir sa colère.
Vil quadrupède! il te sied bien
De te jouer à moi! mon bec et cette serre
Pourraient te mettre en pièces ainsi que tes consorts;
Et t'envoyer combattre chez les morts.
Qui, toi? Qui, moi? dit le chat en furie.
En même tems, d'une griffe aguerrie,
Il entame le flanc
De l'oiseau de Minerve, et fait jaillir son sang.
L'oiseau riposte, et fait plus d'une égratignure
Au mangeur de souris.
Et ce ne fut qu'après mainte et mainte blessure,
Que chacun, en jurant, regagna son taudis.

FABLE XXVII.

Le Rossignol et le Pinson.

Un rossignol instruisait sa couvée,
Gages chéris du plus fidèle amour.
Il leur disait : mes chers enfans, un jour
Vous serez comme moi, l'honneur de la contrée;
Mais gardez qu'un faux goût ne corrompe vos sons;
Des anciens suivez les leçons :
C'est la méthode la plus sûre ;
En voulant l'embellir, on gâte la nature.
Non loin de-là nichait le plus fat des pinsons :
Celui-ci, qui naguère avait vu la grand'ville,
Et même, quelque peu, visité l'opéra,
Et qui, partant, se croyait fort habile,
Tout-à-coup se montra.
Eh quoi ! toujours votre vieille méthode,
S'écria-t-il ! vos roulemens,
Vos piou-piou prolongés ! et vos chants éclatans !
Les arts ont tout un autre code :
Il faut des variations,
Du bruit et du tapage;
Au lieu d'un langoureux ramage,
De belles oppositions.
Votre gosier flexible,
Avec facilité, peut se prêter à tout.
En pareil cas, le goût
Apprend seul à charmer une oreille sensible.
La nature et l'amour,
Répond le rossignol, m'ont appris leur langage ;
Et mes enfans le sauront à leur tour.
En faut-il davantage ?

EPILOGUE.

C'est assez débiter des fables :
Arrête, Muse, et crains de t'exposer !
Tes contes, dira l'un, sont fort peu vraisemblables.
Un autre : en vain tu prétends déguiser
Tes traits malins, ton goût pour la satyre.
Prétends-tu corriger les défauts des humains ?
C'est un art dangereux que celui de médire.
J'aurai beau répliquer à ces censeurs benins
Que tous mes traits sont pris dans la nature;
Qu'en esquissant des portraits généraux,
A tel ou tel je n'entens faire injure ;
Je n'éviterai pas une amère censure.
La fable cependant n'use de fictions
Que pour donner des leçons plus utiles ;
Pour tempérer le feu des passions
Par des récits offerts sous des dehors futiles,
Et dont l'orgueil ne peut s'effaroucher.
L'inimitable fabuliste,
Qui, d'un pas ferme, a su marcher
Dans cette lice, où, d'autres à sa piste,
N'ont fait que trebucher,
Sera-t-il donc accusé de satyre,
Lorsqu'il a peint le loup surprenant un agneau,
Ou lorsqu'il nous apprend à rire
De la crédulité du vaniteux corbeau ?
Sa muse agréable et facile
Du vice peint les excès odieux;
Démasque l'amour propre, en excuses fertile;

Mais sans nommer les vicieux,
Et lorsqu'il peint les charmes
De la consolante amitié ;
Du pigeon les tendres alarmes,
En l'absence de sa moitié ;
Ou que des trois amis il raconte le zèle,
Les périls, les travaux,
Pour secourir l'imprudente gazelle
Et la soustraire aux perfides rézeaux :
Qui ne se sent transporté de l'envie
D'éviter le vice hideux,
De suivre le sentier où la vertu convie,
Et de former de l'amitié les nœuds ?
Tel, en un mot, est le but de la fable.
Du vice peindre la laideur,
De la vertu le charme inexprimable ;
Mais pour atteindre un but aussi flatteur,
Il faudrait être instruit par La Fontaine.
Arrête, Muse, et crains des Icares la peine.

FABLE XXVIII.

L'Orpheline.

C'ÉTAIT la fête du hameau,
Où la vertu devait recevoir la couronne,
Non pas de ces joujous que la vanité donne :
La rose était le modeste cadeau,
Qui de la fille la plus sage
Allait orner le front pudique et vertueux.
Déjà tous les vieillards sur un lieu montueux,
Couvert d'un frais ombrage,
Etaient rangés. Le fils du riche Valesieux,
Plus connu par sa bienfaisance,
Que par son opulence,
Tenait la rose, emblême ingénieux
De la pudeur, la plus riche parure
Dont la bienfaisante nature
Ait doué la beauté.
Là, les filles sont en présence.
Entre la crainte et l'espérance
Leur jeune cœur est agité.
Lucas et sa femme Perrette
Y viennent, conduisant l'intéressante Annette,
Dont le sort rigoureux avait en peu de tems
Enlevé les parens,
Lorsqu'elle était par Perrette allaitée.
Tous deux l'avaient depuis pour leur fille adoptée.
Ah! combien de leurs soins
Ils se voyaient payés avec usure!

A la plus aimable figure,
Par un accord heureux, se trouvaient joints
Les talens, l'étude et l'usage
Qu'elle avait cultivés dans la société
D'une dame du voisinage.
Dédaignant le grossier langage,
Et l'empressement affecté
Des jeunes garçons du village,
Ses parens adoptifs étaient l'unique objet
Auxquels elle eut l'ambition de plaire.
Les voir heureux était tout son souhait;
Les contenter, sa principale affaire.
Un des vieillards, à haute voix,
Annonce qu'on va faire un choix.
On recueille les témoignages:
Annette réunit seule tous les suffrages:
Le nom d'Annette est proclamé.
Elle approche avec modestie;
De la pudeur son front est animé.
Ses regards sont tournés vers sa mère chérie.
O surprise! ô bonheur! Valezieux éperdu
Tombe à ses pieds, en lui donnant la rose.
Elle a le double prix, sans que personne en glose,
De l'amour et de la vertu.

FABLE XXIX.

Le Peintre et les Portraits.

CERTAIN peintre, illustré par de nombreux succès,
Sur-tout habile en l'art de bien saisir les traits
D'une parfaite ressemblance,
Parcourait, avec complaisance,
Les différens tableaux,
Dont un vaste atelier, confident de ses veilles,
Renfermait les merveilles.
O prodige ! une voix, sortant d'un des panneaux,
A ses côtés se fait entendre.
Il approche, il écoute, entend la toile rendre
Distinctement ces mots,
Echappés du portrait de la coquette Elmire :
Vous n'avez pas saisi mon air fin et charmant ;
Encore moins cet enjouement
Qui sur les cœurs assure mon empire.
A peine cette belle a cessé de parler,
Qu'une autre tête aussi commence à babiller.
Et tout autour plaintes de s'exhaler.
Celle-ci de son nez plaint la longueur extrême ;
Celle-là de son teint accuse la couleur ;
L'une le dit trop vif, et l'autre par trop blême.
Une autre de son front critique la hauteur.
Cheveux, sourcils, regards, aucune n'est contente ;
Et le peintre étourdi jure et s'impatiente ;

Ne sait comme appaiser un si bruyant caquet.
Il découvre à la fin un tableau plus discret,
Qui devant lui demeurait en silence,
Mais dont l'air doux et les traits enchanteurs
De ses voisins effaçaient les couleurs.
De vous, dit-il, que faut-il que je pense?
Craindriez-vous m'offenser?
Veuillez ne me rien déguiser.
Lors le portrait, d'une grace nouvelle,
Répond : vous m'avez fait trop belle.
Ce portrait, c'est le vôtre, aimable Carité.
Seule vous ignorez le pouvoir de vos charmes.
Quand tout vous rend les armes,
Votre vertu relève encor votre beauté.

FABLE XXX.

Les deux Roses.

Objet de l'amour, du zéphyr,
Une rose vermeille
Regardait en pitié les roses de la veille.
Quand vous venez nous étourdir
De vos conquêtes surannées,
Leur disait-elle, autant vaudrait
Végéter au sommet glacé des Pyrénées,
Que d'entendre votre caquet.
J'ai, quant à moi, trop d'attraits en partage;
Mon coloris est trop brillant,
Pour craindre que jamais amant
Ne trahisse mes feux, en devenant volage.
Que grande est ton erreur,
Répond une rose effeuillée!
Hélas! la beauté d'une fleur
Ne survit pas à la journée.
Encore hier j'avais nombre d'adorateurs;
Dans ce jardin, témoin de ma déconvenue,
On me contait mille douceurs;
Avant que la nuit fut venue
Mon règne était passé.
Un même sort t'attend. Le dieu de la lumière
N'aura pas fini sa carrière,
Que tu verras ton triomphe éclipsé.
Cette leçon est pour les belles,
Qui trop vaines de leurs appas,
Se comparent aux immortelles,
Et leur disputeraient le pas.

FABLE XXXI.

Le Tournesol.

La fleur qui de Clytie éclipsa les attraits,
Quand cette Nymphe infortunée,
Du dieu du jour abandonnée,
Exhalait dans les airs d'inutiles regrets,
Le tournesol, se montre encor sensible.
Il semble de l'amour conserver tous les feux.
Vers le soleil il tourne une tête flexible.
L'homme au contraire incertain dans ses vœux,
Vers la fortune nouvelle
Dirige ses regards.
Et non moins changeant qu'elle,
Tantôt pour les Consuls, tantôt pour les Césars,
Il incline la tête.
Las! la faveur, dont il se met en quête,
Par ce servile changement,
Lui tourne le dos bien souvent.

FABLE XXXII.

Le Rossignol et la Fauvette.

Des chants du rossignol une fauvette éprise,
Le suivait en tous lieux,
Soit qu'au déclin du jour ce chantre harmonieux
De ses accens fît la reprise,
Soit que de son gosier développant les sons,
Pendant la nuit silentieuse,
Sa voix mélodieuse,
Fît aux échos répéter ses chansons.
Elle l'aborde un jour. Eh! pourquoi, lui dit-elle,
Pourquoi, divin chanteur,
Perché sur ce rameau, pour ta seule femelle
Prodigues-tu des sons si remplis de douceur?
N'est-il donc aucune autre belle
Qui puisse aussi toucher ton cœur?
— Tu connais peu le prix d'une flamme constante.
Je ne fais cas de mon faible talent
Qu'autant qu'il plait à mon amante.
— Pourquoi du moins ne pas continuer ton chant,
Jusqu'à ce que Borée amène la froidure?
— Lorsque l'instinct et la nature
Ont rappellé la mère, et son nid dans les bois,
Je n'ai plus de plaisir, et partant plus de voix.

RSITY OF LIBRARY

FABLE XXXIII.

Le Roitelet et le Perce-Neige.

Sur le déclin d'un jour d'hiver,
Un roitelet faisait entendre son ramage.
Nul autre oiseau, dans le morne bocage,
Ne donnait ni voix, ni concert.
Il apperçoit cette fleur fugitive,
Qui, devançant le doux printems,
Elève une tête hâtive,
Lorsque les frimats blanchissans
Attristent encore la terre.
Pourquoi, lui dit-il, te lever
Lorsqu'aucune autre fleur n'embellit le parterre ?
Tu t'exposes, sans fruit; tu risques d'éprouver
Le sort de la jacinthe,
Qu'a coupé par le pied le soc du laboureur.
Tu chantes bien, répond la fleur de sombre teinte,
Sans que de l'hiver la rigueur
Te contraigne au silence.
Comment ne veux-tu pas qu'une modeste fleur
S'empresse aussi par sa présence
D'égayer de l'hiver la taciturnité,
Et d'y jeter une ombre de clarté ?

Ainsi, dans l'hiver de la vie,
Les beaux arts, les talens et la philosophie,
La paisible amitié succédant aux amours,
Nous font encor passer quelques beaux jours.

FABLE XXXIV.

La Vérité à la Cour.

Un monarque voulut entendre
L'austère vérité.
Parlez, avec sincérité ;
De vous je veux apprendre,
(Disait-il à ses courtisans)
De mes sujets quels sont les sentimens ;
Connaître si mon peuple m'aime,
S'il me tient compte de mes soins.
Pouvez-vous en douter ? leur amour est extrême :
Vous veillez à tous leurs besoins ;
Et chacun chante vos louanges,
Répond un fin limier de cour.
Un second d'enchérir ; et chacun tour à tour
Elève jusqu'aux anges,
Les vertus du monarque et ses rares exploits.
Vient un vieil officier, tout couvert de blessures.
Le roi désire être instruit par sa voix.
« Rois ne sont faits à des vérités dures,
» Dit le guerrier. N'importe : j'obéis,
» Dût ma franchise vous déplaire.
» Vous aimez trop la guerre ;
» Vos peuples sont foulés ; désert est le pays.
» Vos finances sont épuisées ;
» Tout le monde à grands cris vous demande la paix.
» Qu'attendez-vous ? les conquêtes aisées
» Sont celles que l'on fait aux cœurs de ses sujets.

» Celles-là sont plus désirables,
» Plus flatteuses, et plus durables ».
Le roi parut entendre avec plaisir
Cette sévère remontrance ;
Il loua l'officier, et dit à son visir
De lui donner la récompense
Due aux guerriers pour prix de leurs vertus.
Celui-ci s'en alla bien content en son ame.
Il voyait retomber le blâme
Sur les menteurs de cour, et cesser les abus.
Mais sa harangue fut à l'oubli condamnée,
Les courtisans, vampires de l'état,
Reprirent aisément leur ancienne menée.
La vérité n'eut plus de voix,
Et tout alla comme autrefois.

FABLE XXXV.

Le Cerf, le Bœuf et la Brebis.

Un cerf, un bœuf, une brebis,
Tous trois de compagnie,
Et tous trois se disant amis,
Paissaient dans la même prairie.
D'ordinaire dans les repas
Chacun politique ; on devise
D'affaires, de plaisirs, et de bien d'autres cas,
Le tout suivant sa guise.
Compagnons, dit le bœuf, s'il survenait un loup,
Que ferions-nous ? ma foi, dit l'animal agile,
Je battrais aux champs. Après tout
Contre un brigand, c'est bien chose inutile
De s'exposer. Ni gloire, ni profit
N'en peuvent résulter. Pour moi, dit la pauvrette,
Porte toison, j'irais seulette
Au-devant du larron braver son appétit ;
En moi croyant trouver une proie assurée,
Il n'attaquerait pas notre ami ruminant ;
Et celui-ci, saisissant le moment,
De ses traits percerait la bête embarrassée.
Eh ! quand, pour un ami, j'exposerais mes jours,
Dans son cœur je vivrais toujours.

De l'amitié tel est l'auguste caractère.
A son propre intérêt préférer un ami,
Ecarter, à son dam, ce qui peut lui méfaire :
Qui n'agit pas ainsi, ne l'aime qu'à demi.

FABLE XXXVI.

Le Tigre et les Ecoliers.

Un tigre né dans un désert brûlant
De la Lybie en monstres si fertile,
N'avait eu pour tout domicile
Qu'une cage presqu'en naissant;
Non pas une chétive cage,
Propre à loger des sansonnets,
Ou tout au plus des perroquets,
Mais une loge à triple étage,
Ou, pour parler plus congrument,
On pouvait en trois parts la couper aisément:
C'était pour sa grandeur tigresse
Un assez commode palais.
Comme il n'avait jamais habité les forêts,
Il ne connaissait pas leur austère rudesse.
Du reste, il ne manquait de rien;
Toujours abondante pâture.
Du tigre on sait quelle est la nourriture.
Il suffit qu'il s'en trouvait bien;
Mais son maître avait eu la plus bisarre envie:
Il voulait adoucir cette férocité,
A qui la gent tigresse est si fort asservie,
Et le régler suivant sa volonté.
Mons le tigre en effet, par de douces manières,
Semblait répondre à son projet;
Il faisait les yeux doux; il clignait les paupières;
Et même il le léchait.

Langue de tigre est pourtant un peu rude :
Point ne voudrais pour beaucoup m'y fier.
Mais chacun a son goût comme son habitude ;
A sa mode on ne peut tout le monde plier.
Le charmant animal ! qu'il est beau, qu'il est drôle !
Disaient trois jouvenceaux,
Fraîchement sortis de l'école.
Oh ! voyons-le de près, et brisons ses barreaux.
La porte s'ouvre, et le tigre s'élance.
Quel spectacle d'horreurs !
Ses imprudens libérateurs
Payèrent les premiers leur fatale ignorance.
Le maître les suivit de près ;
A l'entour, en un mot, tout éprouva sa rage.
Le monstre, ne pouvant se frayer un passage,
Périt sur les débris de ses propres forfaits.

Du trône, au gré du peuple enlevez la barrière,
Avec lui, périra la république entière.

FABLE XXXVII.

Le Pupître.

Un pupitre, construit par une habile fée,
Etait doué d'un talent précieux.
Dès qu'on posait sur sa planche inclinée,
Quelque mauvais écrit, plaisant ou sérieux,
Ancien, ou sortant de la presse,
Un secret ressort détendu
Le rejetait avec prestesse :
Et le pauvre écrit confondu,
Avec maints compagnons, restait dans la poussière.
Telle certaine pierre éprouve les métaux,
Ou telle la lumière
Fait fuir, à son aspect, la nuit et le cahos.
Hélas ! si de nos jours cet instrument utile
Pouvait se rencontrer,
Pauvres libraires de la ville,
Il vous faudrait aller dans les champs labourer !
Adieu risible tragédie !
Adieu drames pleurans !
Insipides romans !
Et plates rapsodies !
Adieu les inventeurs
De rêves politiques !
Enfin, adieu tous les méchans auteurs !
Et partant adieu les critiques !

FABLE XXXVIII.

L'Esprit Follet.

Un financier se trouvait assiégé
Par le lutin le plus tenace :
Quoi qu'il eût essayé pour lui donner congé,
Il ne pouvait lui faire quitter place.
A tous momens accourait le lutin,
Soit dans le tems où tout être sommeille,
Soit en plein jour, tantôt pour lui pincer l'oreille,
Tantôt pour lui jouer quelque autre tour malin.
Avint un jour qu'un auteur famélique,
Par-tout cherchant un protecteur,
Offrit au financier un gros poëme épique,
Qu'il voulait dédier à si bon connaisseur.
Il en commença la lecture,
Au moment où le farfadet,
Qui s'était absenté ce jour par aventure,
S'en revenait faire le guet
Chez notre docteur en finance,
Et tourmenter son excellence.
L'esprit à peine entend cinq ou six vers,
Qu'il s'enfuit par la cheminée
Et se sauve au milieu des airs ;
Point ne revint de la journée,
Tant il avait couru grand train.
Mais ne pouvant oublier si bon gîte,
Il essaya de lui faire visite
Le lendemain.

Il entre en tâtonnant, cherche, et fait une pause,
Pour voir si le maudit auteur
Est là, pour lui donner une nouvelle dose
De ce qui lui fit si grand'peur.
Il apperçoit, en face,
Le financier tenant le livre en main.
Il fait une laide grimace,
Et rebrousse aussitôt chemin.

Si contre l'importun, qui souvent nous obsède,
On pouvait employer un semblable remède,
Quel débouché pour les mauvais auteurs?
Ils trouveraient des protecteurs.

FABLE XXXIX.

Le Cheval de Bataille.

Un général, au sortir du combat,
Qu'avait couronné la victoire,
Couvert de poussière et de gloire,
Rentrait dans la cité, frontière de l'état.
Autour de lui chacun s'empresse;
On le festoie, on le caresse.
Vient, à la suite, un splendide repas,
Dont les mets les plus délicats,
Noyés dans les flots d'ambroisie,
Invitaient le vainqueur
A gouter de la paix les fruits et la douceur.
Son cheval cependant conduit à l'écurie,
Pour tout régal, trouvait un peu de foin;
Sous ses pieds la litière étalée avec soin,

Offrait un lit propre à sa seigneurie.
Quelle différence entre nous !
Disait-il en lui-même !
On encense là-haut mon maître, à deux genoux.
On l'élève au faîte suprême :
S'il m'en souvient pourtant, j'eus grand part au succès.
Pour lui, dans la mêlée,
J'ai serré l'ennemi de près.
Certes, sans ma souplesse,
Et ma docile agilité,
Il n'eût pas évité
Le coup de quelque arme traîtresse.
Eh ! tout l'avantage est pour lui ;
Pour moi, la retraite et l'ennui.
Ah ! si Caligula m'avait eu pour monture,
Des dignités ou bien de la prêture,
J'aurais obtenu les honneurs ;
J'aurais siégé peut-être avec les sénateurs.
Encor si c'était Alexandre,
Ou bien Bonaparté,
Que dans les rangs j'eusse porté,
A l'immortalité,
A côté d'eux, je pourrais bien prétendre.
Mais las ! il faut rester dans mon obscurité.
Disant ces mots et maudissant la gloire,
Il se remet à sa mangeoire.

FABLE XL.

La bonne Compagnie.

Dans un de ces vastes enclos,
Que basse-cour communément on nomme,
Se trouvaient rassemblés (ne sais ni quand ni comme)
Un très-grand nombre d'animaux,
De ceux qu'on met au rang des domestiques,
Grands et petits, terrestres, aquatiques,
Soit quadrupèdes, soit oiseaux;
Mais chacun, à part soi, dans la ménagerie,
Vivait en méprisant ses divers compagnons.
Qui! Nous! disait des paons la troupe énorgueillie:
Nous irions nous commettre auprès de ces dindons!
Les dindons à leur tour blâmaient le caquetage
De la poule, au gosier bruyant.
Des lapins les brebis fuyaient le voisinage;
Les vaches se tenaient loin du troupeau bélant;
Les pigeons s'écartaient de la pesante outarde;
Celle-ci blâmait les oisons.
Des canards la gent babillarde
Critiquait les pigeons.
Qui se moquaient de la troupe nazarde.
Chacun faisait en un mot bande à part,
En censurant, du meilleur de son ame,
Ceux qui marchaient sous un autre étendard.
Les humains, sur ce point, ne sont exempts de blâme
Un célèbre auteur nous l'a dit:
Hors nous et nos amis aucun n'aura d'esprit.
Devise qui convient à toute cotterie.
Chacun se croit *la bonne compagnie*.

EPILOGUE.

*A Madame C***.*

Vous voulez, aimable Zémire,
Que pour des chants nouveaux je monte encor ma lire.
Que d'un public, enclin à censurer,
J'aille subir le jugement sévère;
Et qu'une muse, aux prôneurs étrangère,
Sans soutien, sur la scène, ôse ainsi se montrer.
Je sais qu'en démasquant la hideuse figure
Du vice, habile à se parer
D'agréables dehors, ma muse simple et pure,
N'a d'aucun trait méchant entaché sa peinture.
Mais en offrant le miroir aux pervers,
Quelquefois on soulève une forte cabale.
En vain l'auteur dira qu'il n'en veut qu'aux travers;
Je vois déjà leur bile qui s'exhale.
Il est vrai : dans un tems où la saine raison
Paraît reprendre son empire,
Où le vice, hors de saison,
D'un remords vain éprouve le martyre,
Peut-être est-il moins instant de songer
A le poursuivre au fonds de sa sombre tanière.
Mais c'est un ennemi qu'on ne doit ménager.
Il fuit par honte la lumière,
Prêt à quitter son antre ténébreux,
Si de nouveau le tems devenait orageux.
O vous! de votre sexe ornement et modèle,

De la vertu vous l'image fidèle,
Vous le savez, dans son culte divin
On rencontre toujours d'inexprimables charmes.
Au contraire le vice est suivi de chagrins,
Remords, inquiétude, alarmes.
Dans un tel choix comment donc balancer ?
C'est en ce point que la fable est utile.
Dirigée, avec art, par une main habile,
Elle instruit, en jouant, et plaît sans offenser.
Mais après Lemonier, Aubert et La Fontaine,
Prétendre de la fable enrichir le domaine!
De cet essai le succès hasardeux,
Favorisé par vous, ne sera plus douteux.

FABLE XLI.

L'Amitié et l'Amour.

L'amitié rencontra l'amour.
Quoique d'un même sang, ils ne s'accordent guère,
Comme l'on sait. Cette fois, tour à tour,
De s'embrasser: bonjour, ma sœur; bonjour mon frère.
Ah! çà, dit l'amitié, je règne sur un cœur,
Digne du diadême.
En l'écoutant, c'est la candeur;
En la voyant, c'est Flore même.
Ah! mon frère! gardez-vous bien
D'aller sur mes brisées.
Craignez de me ravir un bien,
Objet de mes tendres pensées.
L'amour ému de ce portrait flatteur,
S'occupait moins de la défense,
Que du plaisir de supplanter sa sœur:
Pour lui c'est une jouissance
De jouer quelque tour.
Près d'Eglé l'amitié paisible
Un jour s'applaudissait de la voir plus sensible.
Dans les plis de sa robe était caché l'amour.

FABLE XLII.

Les deux Arpens.

Lucas pour héritage,
A Mathurin et Guillot, ses enfans,
Avait transmis deux fertiles arpens.
Il convint d'en faire partage;
Chacun d'eux eut un lot égal,
Ainsi qu'il convient à deux frères,
Nés du même nœud conjugal.
Mais la discorde entre eux ne tarda guère
A s'établir. A peine deux étés
Avaient doré les trésors de la terre,
Qu'à Mathurin Guillot voulut faire la guerre,
Prétendant que ses droits n'étaient pas bien traités,
Dans la division de la commune hoirie;
Que son terrein était plein de chiendent;
Que sa vigne était amaigrie,
Et son grain languissant;
Tandis que tout venait en abondance
Dans l'autre arpent que son frère exploitait.
La chose, disait-il, est de toute évidence;
Au seul aspect on le reconnaîtrait.
La cause étant au tribunal portée,
Et pardevant les experts discutée,
Pour moyens, Mathurin produisit ses outils,
Bien lisses, bien polis.
« Tous les matins, avant l'aurore,
» Je bêche avec eux mon terrein;

» Je le tourne et retourne encore ;
» La mauvaise herbe arrache brin à brin ;
» Taille ma vigne, émonde mes pommiers,
» Et les engraisse avec de bons fumiers.
» En faites-vous autant, mon frère » ?
Guillot se retira confus
Et ne répliqua plus.
Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.

FABLE XLIII.

L'Amour et la Raison.

L'AMOUR parvint un jour à s'introduire
Dans un logis où la raison,
Presque par-tout bannie, hors de saison,
S'était réfugiée. Il voulait y séduire
Une jeune beauté
Qui n'avait pas encore éprouvé sa puissance,
Et qui tranquille au sein d'une heureuse ignorance,
Méconnaissait ce maître redouté.
La belle sent un trouble involontaire
A la première atteinte de l'amour.
La raison alarmée accourt
Et veut chasser le téméraire.
Mais il lui met son bandeau sur les yeux ;
Et délivré d'un témoin odieux,
Il poursuit sa conquête.
Depuis ce tems la raison inquiète,
Dès qu'elle voit l'amour et ses pervers desseins,
Ne forme plus que des pas incertains.

FABLE XLIV.

La Mer et la Raison.

Vouloir tout expliquer, c'est insigne folie.
Douter de tout, c'est sottise infinie.
Il est des points où l'on doit s'arrêter.
Nos connaissances sont bornées ;
Sachons en profiter :
Au-delà ce ne sont que de folles idées.
Des objets que son œil ne peut apercevoir
L'aveugle est-il en droit de nier l'existence ?
Ou lorsqu'un voile épais dérobe la présence
D'un travail merveilleux qu'on ne peut concevoir,
Serait-il raisonnable
De soutenir que ce n'est qu'une fable ?

Assis au bord de l'Océan,
Deux bergers regardaient cette masse imposante,
Qui semblait menacer la plage environnante,
Et dont les flots venaient en se jouant
Se briser sur le sable.
Vois, dit l'un à son compagnon,
Quelle puissance et quel ordre immuable
A pu donner des lois à ce gouffre profond ;
Lorsque, dans quelque point, il franchit ses barrières,
Il porte autour de lui l'épouvante et le deuil ;
Des champs féconds et des cités entières,
Sous ses flots trouvent leur cercueil.
Telle est notre raison, présent inestimable
De la bonté des cieux.

Tant qu'elle suit la lumière ineffable
Que l'eternel fait briller à nos yeux,
Sa marche est assurée;
Elle ne peut craindre de s'égarer.
S'écarte-t-elle enfin de la route tracée
Elle extravague, et plus ne sait où s'arrêter.

FABLE XLV.

Le Pont de l'Eternité.

Sur le passage redoutable
Qui sépare le tems d'avec l'éternité,
Un pont merveilleux est jeté.
D'un diamant poli, glissant, impénétrable,
Ses pavés sont formés, sans trottoirs, sans appui.
Une foible lueur à peine les éclaire.
D'un astre radieux le flambeau salutaire
Peut seul nous y guider: on s'y perdrait sans lui.
De cette route, en vain, voudrait-on se distaire;
Jeunes et vieux la rigueur du destin
Nous y conduit. Le sage, au terme de la vie,
Franchit ce pont sans crainte, et se retrouve au sein
De sa véritable patrie.
Mais l'impie en l'appercevant,
Doute, hésite, chancelle,
Et tombe, en frémissant,
Dans la nuit éternelle.

FABLE XLVI.

Le Nid de l'Hirondelle.

C'est aux oiseaux que la nature
Semble avoir départi le précieux instinct
Qui, par la route la plus sûre,
De la félicité leur montre le chemin.
Amour, union conjugale,
Soins partagés, ardeur égale,
Pour préserver le fruit de leurs amours.
Hélas! chez les humains, les trouve-t-on toujours?

Un moineau s'empara du nid d'une hirondelle.
Les moineaux sont entreprenans.
Tandis que la pauvrette était allée aux champs,
Celui-là s'était mis, non loin, en sentinelle.
Il fond sur les parois, artistement bâtis,
Que Progné prévoyante
Avait construits pour ses petits.
Progné revient; et contre son attente,
Elle trouve un hôte étranger,
Qu'elle n'entendait pas de la sorte héberger,
Dans ce nid destiné pour un tout autre usage.
Elle rêve aux moyens de punir ce voleur.
Car de faire tapage,
Comme fait un auteur,
Lorsqu'un maudit censeur,
Critique son ouvrage,
Pour pareille sottise, elle avait trop de sens.
Elle court avertir ses amis, ses parens.
Du nid, après conseil, ils bouchent l'onverture,
Avec bon mortier et ciment;
Et dans ses propres lacs, ils prennent le brigand.

FABLE XLVII.

Le Cygne.

Un cygne, aux ailes éclatantes,
Etait depuis un long tems commensal
D'un champêtre canal.
Là, tout à coup de chansons ravissantes
On entend retentir les vallons et les bois.
Un pivert, dans le creux d'un chêne,
Faisait agir alors son bec industrieux.
D'où viennent, se dit-il, sur la rive prochaine,
Ces sons mélodieux ?
Il approche, et voit avec peine
Son inconnu chanteur,
Qui paraissait toucher à son heure dernière.
Quoi, mon cher, au moment de perdre la lumière,
Peux-tu chanter avec tant de douceur ?
Hélas ! répond le chantre au blanc plumage,
J'ai si long-tems joui des dons du créateur !
Jusqu'au dernier instant je veux en faire hommage
A leur auteur.

FABLE XLVIII.

La Laideur embellie.

Quelle laideur paraît sur ton visage!
O que tes traits sont repoussans!
Disait souvent une mère peu sage,
A sa fille comptant déjà douze printems.
L'enfant sensible à cette injure,
Disait tout bas : par mes vertus,
Je prétends corriger les torts de la nature;
La beauté se flétrit, pour ne revenir plus,
Les vertus seules sont durables :
Acquérons, par-dessus, les talens agréables.
Elle suivit ces louables projets,
Si bien, qu'en peu d'années,
En tout genre, elle fit de sensibles progrès.
Ses mœurs, par les arts façonnées,
Avaient acquis ce charme séducteur,
Qui, par un fard secret, embellit la laideur.
A ces talens qu'elle avait en partage,
Elle joignit les travaux du ménage,
N'était, par-tout, bruit que de son renom;
Bref : un jeune homme riche et de bonne maison,
Se crut heureux d'avoir la préférence,
Sur nombre de rivaux qui de cette alliance
Brigaient l'inestimable prix.
Au contraire, sa sœur, qui de la beauté vaine,
N'avait pas pris la peine
De la perpétuer par des talens acquis,
Mais qui n'avait d'autre art, que la coquetterie,
Sécha de jalousie.

FABLE

FABLE XLIX.

L'Oranger.

A MADAME C***.

Dans un parterre orné des dons brillans de Flore,
Un tapis de superbes fleurs
Charmait les yeux par ses riches couleurs.
La rose, qui venait d'éclore,
Plaisait par son tendre incarnat.
Celle, qui d'Adonis rappelle la mémoire,
De son pourpre étalait l'éclat.
La renoncule, avec non moins de gloire,
Brillait à ses côtés.
La tulipe étonnait par ses variétés;
D'un calice arrondi, sa tige couronnée,
Balançait les dessins dont elle était ornée.
L'amour planait sur ce riant jardin.
De ces naissantes fleurs il plaint la destinée:
Elles vont se faner, disait-il, dès demain,
Ou dans la suivante journée...
L'enfant ailé secoue à l'instant son flambeau,
Et fait sortir de terre
L'oranger, arbuste nouveau,
Riche ornement des jardins de Cithère....
Je veux que celui-ci jouisse en tous les tems.
Des faveurs du printems.
Des fruits, avec des fleurs nouvelles,
Signaleront ses branches toujours belles;
Et sous mes ailes à couvert,
Il bravera les rigueurs de l'hiver.

Belle Zémire, en cet emblême
Vous vous reconnaîtrez vous-même.
L'amour vous combla de ses dons.
Si la beauté vous échut en partage,
C'est là votre moindre avantage.
Tout ce que les neuf sœurs à leurs chers nourrissons
Accordent, par mesure,
Chez vous se trouve avec usure.
Esprit, graces, talens,
Sur-tout le don de plaire....
Alte-là, muse téméraire!
Est-ce à toi de louer des charmes si touchans?

FABLE L.

La Médisance et la Calomnie.

Jadis, la médisance
N'était qu'un simple égarement.
On racontait, en confidence,
Par malice le plus souvent,
De son voisin la scandaleuse histoire,
En le plaignant : c'est bien fâcheux....
Il est si bon.... Qu'en doit-on croire ?
Oh ! disait un tiers. C'est affreux,
A qui donc se fier ? Alors l'art de médire
Etait l'effet de la légèreté.
Bientôt elle s'arma des traits de la satyre ;
Son stylet devint empesté.
Aristophane, dans l'Attique,
En donna le premier l'exemple dangereux ;
Et Socrate, l'honneur de cette république,
Succomba sous les coups de cet art scandaleux.
La calomnie avide,
La surpassa bientôt en versant ses poisons :
Et jusqu'à l'épigramme, et même les chansons,
Eurent aussi leur dard perfide.
Et c'est depuis ce tems
Que la médisance assoupie,
Ne parait plus avoir des traits assez piquans ;
On recourt à la calomnie.

FABLE LI.

Le Loup et le Fusil.

A sa perte souvent on court par ignorance,
Aussi bien que par imprudence.

Un chasseur s'était endormi
Sur le penchant d'une colline.
Son fusil renversé, reposait à demi,
Près d'un vieux tronc. Survient un loup à la sourdine.
Il s'arrête en réfléchissant.
Qu'est-ceci, se dit-il? Voici liesse entière;
Et ce maudit brigand
Va tomber sous ma dent.
Mais enlevons d'abord son arme meurtrière.
Il la saisit de fait. Lors la détente part,
Et couche le glouton percé de part en part.

FABLE LII.

Le Passereau.

Un passereau, par son économie,
Avait amassé quelque bien :
Bien d'oiseau, c'est son nid, quelque graine, industrie
Par-dessus tout : sa compagne chérie
Partageait ses plaisirs ; il ne leur manquait rien.
Mais tout à coup la discorde effrénée,
Portant par-tout le carnage et la mort,
Par un coup imprévu du sort,
Fondit sur le canton, de deuil environnée :
Il fallut fuir son toit, le quitter pour toujours,
Ce toit si cher, jadis témoin de ses amours.
Errant et solitaire,
Il eut pour tout partage une retraite austère ;
Mais toujours ses soupirs
Se reportaient vers sa chère demeure :
Il ne connut d'autres plaisirs
Jusqu'à sa dernière heure.

FABLE LIII.

La Caille et la Becasse.

Lorsque l'automne, aux humides vapeurs,
De l'été calme les ardeurs,
Certains oiseaux, dans un autre hémisphère
Vont chercher de plus doux climats;
D'autres, par un instinct contraire,
Au nord viennent braver la neige et les frimats.
Une caille, bien engraissée,
De compagnie, allait vers les bords Africains.
Longue, sans doute, était la traversée;
Il fallait de la mer raser les flots mutins.
Mais jamais une caille est-elle embarrassée?
L'aile étendue, et se livrant au vent,
Elle traverse l'Océan;
La voyageuse trouve, aux côtes de Provence,
De bécasses un escadron,
Qui dirigeait son vol vers le sol de la France.
Elle les apostrophe, en disant: Eh quoi donc?
Déjà la saison rigoureuse
Fait ressentir ses traits piquans;
Je vois pourtant une foule nombreuse,
D'oiseaux pareils à moi, dont les vœux imprudens
Vont défier le mauvais tems.
Des bécasses, la plus rusée,
Lui répondit, à peu-près en ces mots:
En cherchant des climats plus chauds,
Tu suis l'impulsion placée
Par la nature, dans ton cœur.

Nous, par une autre loi, nous allons où Borée,
Arbitre des frimats, exerce sa rigueur.

Chaque être a son allure ;
Chaque chose a son tems.
Les animaux privés de sens,
Connaissent, mieux que nous, les lois de la nature.

FABLE LIV.

Le Miroir et la Pendule.

Commensaux, tous les deux, du même appartement,
Un miroir eut, avec une pendule,
Un entretien assez plaisant.
Je ne sais, ni quand, ni comment ;
Mais le voici, sans tant de préambule.

Le miroir dit : ma glace, avec fidélité,
Retrace les objets qui passent devant elle.
Comment se fait-il donc, que comme vérité,
Souvent l'homme y rencontre une image infidelle ?
La coquette de cinquante ans
S'applaudit d'y trouver ses attraits de quinze ans.
La laide voit sur son visage
Les traits de la beauté ;
La prude y vient sous un maintien sauvage,
Voiler son goût pour la lubricité.
La fille déhontée
S'y voit peinte en Agnès ;
Et le trompeur, à la mine effrontée,
S'y montre sous un air niais.
Bon ! repart la pendule. Oh ! c'est une merveille !
Mais si je te disais ce que mes confidens,

Soir et matin, me disent à l'oreille,
Les faits en sont aussi divertissans.
L'un du petit lever vient me demander l'heure;
L'autre du jeu guète l'instant;
Un autre, près de moi demeure
Jusqu'au moment de faire, aux plaids, un faux serment.
Celui-ci, vers minuit, lorsque l'argus sommeille,
Va, pour forcer son coffre fort:
Le galant à toute heure veille,
En convoitant certain autre trésor.
L'ambitieux, le jour, la nuit, ne cesse
D'enfanter de nouveaux projets;
Et le prêteur vient calculer le tems des intérêts
De l'argent sorti de sa caisse;
Un dernier vient m'interroger
Pour savoir l'heure du berger.
Aucun, d'entr'eux, ne songe
Que tout n'est ici-bas qu'illusion, mensonge;
Que chaque instant, sur mon cadran noté,
Est un pas vers l'éternité:
Et tel souvent est encore arrêté
Par des crimes nouveaux où son cœur s'abandonne,
Lorsque, pour lui, la dernière heure sonne.

Ces meubles sans doute, dotés
Par quelque fée intelligente,
Nous enseignent deux vérités:
L'une, qu'en vain la morale présente
A notre esprit de sensibles clartés;
L'amour propre, en détours habile,
Nous les fait voir, sous des faux jours.
Et l'autre que le tems, en recherches futile,
Se consume presque toujours.

FABLE LV.

Le Portrait du Lion.

Sire lion se mit en fantaisie
De faire tracer son portrait.
Dans ses états, on affiche, on publie
Que tout artiste discret
Peut se rendre à la cour, pour peindre son altesse.
Le singe apporte et palette et pinceaux;
Il vante son adresse,
Et remet maints tableaux
Pour gage de son savoir faire.
On l'agrée. Il travaille, et d'un trait vigoureux,
Il parvient à saisir la mine grande et fière
Du roi des animaux. Mais tout peintre est flatteur.
Le nôtre crut faire merveille,
En coiffant la royale oreille
D'un casque d'énorme grandeur.
Il fait plus : il lui met à la patte une pique,
Dans l'autre patte, il place un bouclier.
Le portrait achevé, vernis en son entier,
Le lion le reçoit. Quel ornement gothique
As-tu mis sur mon front
Pour souiller ma crinière ?
Et crois-tu qu'à mes doigts ces joujoux conviendront? —
Sire! de Mars c'est l'armure guerrière. —
Retires-toi, peintre ignorant.
Mes armes sont en moi; mais c'est de la nature
Que je les reçus en naissant;
Je ne veux pas d'autre parure.

FABLE LVI.

Le Rat et le Lapin.

Un poltron peut trouver un être plus poltron.
Temoin cet animal faible et mélancolique,
Dont la fuite effrayait toute une république.
Mais rien n'est, à mon gré, pire qu'un fanfaron.

Sur le penchant d'une colline,
Un rat, sortant d'une grange voisine,
Fit la rencontre, en son chemin,
De l'animal terrier, qui sous le sol mobile,
Avec les siens, trouve son domicile,
Et qu'ici bas on appelle lapin.
La peur nous fait paraître
Un moucheron cent fois plus grand:
Janot, dans la souris champêtre,
Crut voir un éléphant:
Il fait un élan en arrière,
Pour regagner sa lapinière.
Pauvre imbécille! dit le rat,
La peur t'a troublé la cervelle.
Ne me connais-tu pas? un voisin plein de zèle,
Prêt à te protéger. Qu'il vienne chien ou chat,
Je saurai te défendre.
Les brigands! Ils m'ont vu souvent
Les provoquer et les attendre;
Leur faire, avec ma dent,
De cuisantes morsures,
Et les renvoyer tristement,

Tout couverts de blessures.
Sous ma protection, idiot, craindrais-tu ?
Le rat avait à peine achevé ce langage,
Qu'une belette, au nez pointu,
En passant, froissa le feuillage,
Et le bavard, sans regarder par où,
Vite courut se cacher dans un trou.

FABLE LVII.

Le Lit de réserve.

Du sein de l'opulence,
Damon, par de fâcheux revers,
Privé de son ancienne aisance,
Ne possédait, dans l'univers,
Qu'une maison de petite apparence :
Deux chambres composaient son mince appartement;
L'une de sa famille était le logement.
Dans l'autre un lit assez modeste,
De son avoir était le reste.
Pourquoi garder ce meuble superflu,
Disaient des gens du voisinage ?
Avez-vous résolu
De ne jamais en faire usage ?
Vrai, c'est une pitié !
Mais Damon, écartant cette plainte importune,
Leur dit : malgré les coups de l'adverse fortune,
J'aurai toujours un lit pour l'amitié.

FABLE LVIII.

Le Blanc et le Noir.

Deux voisins, gens d'ailleurs d'humeur très-pacifique,
Disputaient tous les jours, sans s'accorder jamais,
Sur la guerre ou bien sur la paix,
Ou tout autre objet politique;
Sur la finance et les impôts;
Sur les nouvelles de la ville;
Sur les livres et les journaux;
Acteurs, opéra, vaudeville.
Ce que l'un avait raconté,
Etait par l'autre, à coup sûr, contesté.
L'un d'eux apportait-il quelque nouvelle sûre,
Eût-elle été dans le Mercure,
L'autre la traitait d'imposture,
Et la qualifiait de récit inventé.
L'Ibérien eût bu les eaux du Boristhène,
Le Persan celles de la Seine,
Avant que nos voisins se fussent vus d'accord.
On eût pris pour l'effet d'un sort
Cette opposition bisarre
Qui leur faisait porter des jugemens
Sur même point si différens.
Car enfin nul mortel qui par fois ne s'égare,
En prononçant sur quelque question
Du ressort de l'opinion:
Mais sur des faits constans, sur des objets visibles,
Prendre toujours le contre-pié,

Une pareille erreur est digne de pitié ;
Elle provient de cerveaux inflexibles,
Entêtés, ou jaloux ;
Passe encore entre époux :
C'est une commune sottise ;
Personne ne s'en formalise.
Il n'était bruit dans toute la cité
Que de cette bisarrerie :
Elle prêtait à la plaisanterie
De la société.
Un jour certain docteur voulut faire gageure
Que sur un point donné, de chaque champion
Il obtiendrait même décision.
Suivant lui, la chose était sûre.
De ce défi chacun veut voir
Le résultat ; chacun est dans l'attente.
On apporte un manteau, de couleur bien tranchante :
L'un des deux disputeurs dit blanc, et l'autre noir.

Cette manie est assez ordinaire
Lorsque, par de grands intérêts,
Les esprits agités tournent en sens contraire :
Suivant sa passion, chacun voit les objets.

FABLE LIX.

L'Ane à un Bât.

Que j'aime ce bon Lafontaine !
Que ses récits sont naïfs et touchans !
De sa plume ils coulent sans peine,
Instructifs, autant qu'amusans.
Sous une sage allégorie,
Il offre, à chaque pas, une utile leçon :
Et jamais la philosophie,
Pour enseigner, ne prit un meilleur ton.
C'est donc, à mon avis, une folle entreprise
De vouloir, après lui, manier un sujet.
Mais chacun a sa guise :
Chacun, diversement, conçoit le même objet.
Reprenons donc la suite d'une histoire
Par ce maître narrée avec tant de beauté :
Voyons, sans offenser sa gloire,
Si l'on peut en tirer quelqu'autre vérité.

Cet âne, qui, dans la prairie,
Voyait de loin arriver maint brigand,
Et qui, sans perdre un coup de dent,
Se vautrait sur l'herbe fleurie,
Echut à l'un de ces voleurs.
Celui-ci le vendit dans certaine fabrique,
Où facteurs, ouvriers, commis, entrepreneurs,
Paraissaient être en république.
A peine le baudet se vit-il installé,
Dans cet étrange domicile,

Que de nombreux travaux, il se vit accablé.
L'un l'envoyait aux champs; les autres à la ville
Le conduisaient surchargé de fardeaux.
Un le chargeait de fers, et l'autre de fagots;
Et, pour combler son infortune,
Il lui fallait porter son conducteur.
Toujours nouveaux soucis, toujours nouveau labeur;
Même, quand la paisible lune
Invitait les mortels aux douceurs du sommeil,
Par un triste réveil
On le rapelait à l'ouvrage.
Répentant, mais trop tard, il changea de langage.
Je n'ai point à porter deux bâts,
Se disait-il tout bas:
Mais je supporte charge telle,
Qu'à chaque pas, je succombe et chancelle.

En changeant de condition,
On croit trouver de l'avantage;
Mais ce goût d'innovation
Le plus souvent n'apporte que dommage:
Suivant le proverbe banal,
C'est tomber de fièvre en chaud mal.

FABLE LX.

Le Butor.

Un Linot, dont la voix ne s'était fait entendre
Que des échos de son vallon,
Voulut une fois entreprendre
De célébrer les hauts faits d'un aiglon;
Qui, du bruit de sa renommée,
Remplissait toute la contrée.
Expert dans l'art du chant, et non dans l'art trompeur
Des cours, ignorant leur langage,
Il lui fallait un protecteur
Pour atteindre si haut parage.
Il s'en va trouver un butor,
Oiseau vivant dans les lieux aquatiques,
Mais dont le vol hardi, lorsqu'il prend son essor,
Le porte au-delà des tropiques.
Voisin, dit-il, vous fréquentez la cour,
Je ne la connais guère;
Non loin d'ici je vis dans un séjour
Paisible et solitaire:
J'ai pourtant essayé mes rustiques pipeaux
Dans l'ardeur de chanter notre jeune héros.
Les rayons de sa gloire
Sur tout le peuple aërien
Me semblent réfléchir. Seul, il fait notre bien:
Ses faits seront assez recueillis par l'histoire,
Je le sais; mais en le chantant,
J'ai satisfait ma dette; il l'agréera, peut-être:

Veuillez le lui faire connaitre.
Lors, le butor répond : je n'aime pas le chant.

Ceci s'adresse à vous, dont l'oreille impassible
Des vers méconnait la douceur,
Et craint de se montrer sensible
A cet art enchanteur.

FABLE LXI.

Le Moulin à Vent.

DANS une ville d'Italie ;
Où, tour-à-tour, nouvelle faction ;
Par différens excès, signalait sa folie,
Existait un ardélion,
Homme fort intrigant, se disant publiciste ;
Sans rien faire, par-tout se montrant à-la-fois,
Tel en un mot, que dans Rome autrefois,
Nous l'a dépeint l'affranchi fabuliste *.
Cet homme donc, ou bien cet intrigant,
(La ville en deux partis, se trouvant divisée)
Etait toujours du parti dominant,
Prêt à haranguer l'assemblée,
Suivant le grand ordre du jour.
Un matin, que le peuple affluant à l'entour,
A ses discours prêtait l'oreille,
Un meûnier, qui la veille,
L'avait ouï parler, sur un ton différent,
Dit : *comme mon moulin, stila tourne à tout vent.*

* *Est ardelionum quædam, Romæ, natio,*
Trepidè concursans, multa agendo, nihil agens.
PHAEDRI. Lib. II. Fab. 5.

FABLE LXII.

Les quatre Saisons.

Tous les dieux, chez Plutus, autrefois s'assemblèrent;
C'était un jour de grand festin :
Les quatre saisons s'y trouvèrent.
Charmans propos, bonne chère, et bon vin
Animèrent les immortelles.
Erigone, au-dessert, se prit à disputer,
Comme souvent il arrive entre belles.
Elle commence à vouloir exalter
Par-dessus tout, le vin, qu'en guise d'ambroisie,
Plutus avoit aux dieux largement entonné.
Cérès ne put souffrir cette forfanterie.
Sans le blé, que mes soins ont perfectionné,
Dit-elle, les humains ignorant la culture,
Iraient, dans les forêts, chercher la nourriture.
Privés de pain, dans leurs travaux,
Le vin soutiendrait-il leurs forces épuisées ?
Hélas ! souvent, il augmente leurs maux,
En leur causant des fureurs insensées !
Tout beau, mes sœurs, reprit la jeune Flore,
Sans moi que seriez-vous ?
N'est-ce pas moi qui fais éclore
Les germes précieux et doux,
Que l'Aquilon resserre,
Dans le sein de la terre !
Je dissipe les noirs frimats,
Je rajeunis la nature engourdie ;
A ma voix, tout reprend une nouvelle vie,
Et les amours suivent mes pas :
Du fond des bois, j'appelle

La tendre Philomèle ;
De verdure et de fleurs, je couvre les berceaux ;
Et fais naître l'amour jusques au fond des eaux.
Rien de si beau, reprend l'amante de Borée ;
Vous produisez, et je jouis ;
Vos plaisirs sont, mes sœurs, bientôt évanouis :
Les miens sont de plus de durée.
Près d'un bon feu, je consume vos dons,
Les habitans des airs, ceux que la mer récèle,
Oiseaux, gibier, poissons
Entretiennent toujours abondance nouvelle
Sur ma table ; puis le von vin
S'en vient assaisonner les plaisirs du festin.
D'un rien, chez les grands, on s'amuse.
Les quatre déités veulent au jugement
De la céleste cour laisser leur différend.
De décider chacun s'excuse :
On répugne de prononcer
Sur la prééminence
Entre beautés : une juste sentence
Pourrait les offenser.
Momus, à la tête légère,
Fut appelé d'une commune voix.
Pour juger, en pareille affaire,
Il n'est pas, leur dit-il, aisé de faire un choix.
Le cas me paraît fort étrange :
Moi, je suis du parti de ceux chez qui l'on mange.
Et tous les dieux, en regardant Plutus,
D'applaudir en chorus.

Telle est aussi l'humaine espèce,
De doutes et d'erreurs faible jouet sans cesse ;
Le plaisir du moment
Presque toujours dicte son jugement.

FABLE LXIII.

Le Renard et le Buisson.

Tous les vices ont leur laideur ;
Mais entr'autres l'ingratitude
Couvre de turpitude
Qui méfait à son bienfaiteur.

Un renard, poursuivi par un chasseur alerte ;
Pour éviter sa perte,
S'élança tout d'un saut, dans un épais buisson ;
Il y laissa quelques brins de toison.
Dans la suite il voulut réclamer le dommage
Contre l'arbuste hospitalier.
La cause étant portée en arbitrage,
Il fut couvert de honte, et n'eut pas un denier.
Comment, lui disait-on, le buisson secourable
A-t-il donc été te chercher ?
Il t'a prêté son appui désirable :
Et tu veux le punir d'avoir su t'arracher
Au danger d'une perte instante, inévitable ?

FIN.

TABLE

DES FABLES

Contenues dans ce Volume.

PROLOGUE. Page 1

FABLE I. *L'Amour, le tems et l'Amitié*, 4

FABLE II. *L'Arbre d'Asie et la Vigne*, ib.

FABLE III. *L'Arbre Greffé et le Sauvageon*, 6

FABLE IV. *L'Arc*, 7

FABLE V. *La Poule et les Canards*, 8

FABLE VI. *Les deux Serins*, 9

FABLE VII. *Le Château de Cartes*, 11

FABLE VIII. *Les Fruits Trompeurs*, 13

FABLE IX. *Le Pigeon et son Fils*, 14

FABLE X. *La Plume et le Manuscrit*, 17

FABLE XI. *La Gazelle*, 18

FABLE XII. *Le Miroir Magique*, 20

FABLE XIII. *Le Singe et la Montre*, 22

FABLE XIV. *La Souris Voyageuse*, 23

FABLE XV. *La Rose et Borée*, 25

FABLE XVI. *La Rose, le Papillon et l'Amour*, 26

FABLE XVII. *L'Amateur de Tableaux*, 27

FABLE XVIII. *Le Journaliste*, pag. 28
FABLE XIX. *L'Epagneul*, 29
FABLE XX. *Le Milan*, 30
FABLE XXI. *L'Aërostat*, 31
FABLE XXII. *Le Chêne et l'Arbrisseau*, 33
FABLE XXIII. *Le Renard et l'Ecureuil*, 34
FABLE XXIV. *Le Loup et le Renard*, 37
FABLE XXV. *L'Homme et l'Orand-Outang*, 38
FABLE XXVI. *Le Hibou et le Chat*, 40
FABLE XXVII. *Le Rossignol et le Pinson*, 42
EPILOGUE, 43
FABLE XXVIII. *L'Orphelin*, 45
FABLE XXIX. *Le Peintre et le Portrait*, 47
FABLE XXX. *Les deux Roses*, 49
FABLE XXXI. *Le Tournesol*, 50
FABLE XXXII. *Le Rossignol et la Fauvette*, 51
FABLE XXXIII. *Le Roitelet et le Perce-Neige*, 52
FABLE XXXIV. *La vérité à la Cour*, 53
FABLE XXXV. *Le Cerf, le Bœuf et la Brebis*, 55
FABLE XXXVI. *Le Tigre et les Ecoliers*, 56
FABLE XXXVII. *Le Pupître*, 58
FABLE XXXIII. *L'Esprit Follet*, 59
FABLE. XXIX. *Le Cheval de Bataille*, 60
FABLE XL. *La bonne Compagnie*, 62
EPILOGUE, 63
FABLE XLI. *L'Amitié et l'Amour*, 65

FABLE XLII. *Les deux Arpens*, pag. 66
FABLE XLIII. *L'Amour et la Raison*, 67
FABLE XLIV. *La Mer et la Raison*, 68
FABLE XLV. *Le Pont de l'Eternité*, 69
FABLE XLVI. *Le Nid de l'Hirondelle*, 70
FABLE XLVII. *Le Cygne*, 71
FABLE XLVIII. *La Laideur embellie*, 72
FABLE XLIX. *L'Oranger*, 73
FABLE L. *La Médisance et la Calomnie*, 75
FABLE LI. *Le Loup et le Fusil*, 76
FABLE LII. *Le Passereau*, 77
FABLE LIII. *La Caille et la Bécasse*, 78
FABLE LIV. *Le Miroir et la Pendule*, 79
FABLE LV. *Le Portrait du Lion*, 81
FABLE LVI. *Le Rat et le Lapin*, 82
FABLE LVII. *Le Lit de Réserve*, 83
FABLE LVIII. *Le Blanc et le Noir*; 84
FABLE LIX. *L'Ane à un Bât*, 86
FABLE LX. *Le Butor*, 88
FABLE LXI. *Le Moulin à Vent*, 89
FABLE LXII. *Les Quatre Saisons*; 90
FABLE LXIII. *Le Renard et le Buisson*, 92

Fin de la Table.

ERRATA.

Pag. 15, lig. 22. Parcourues : *lisez* Parcouru.
Pag. 20, lig. 13, abandonné : *lisez* abandonnée.